

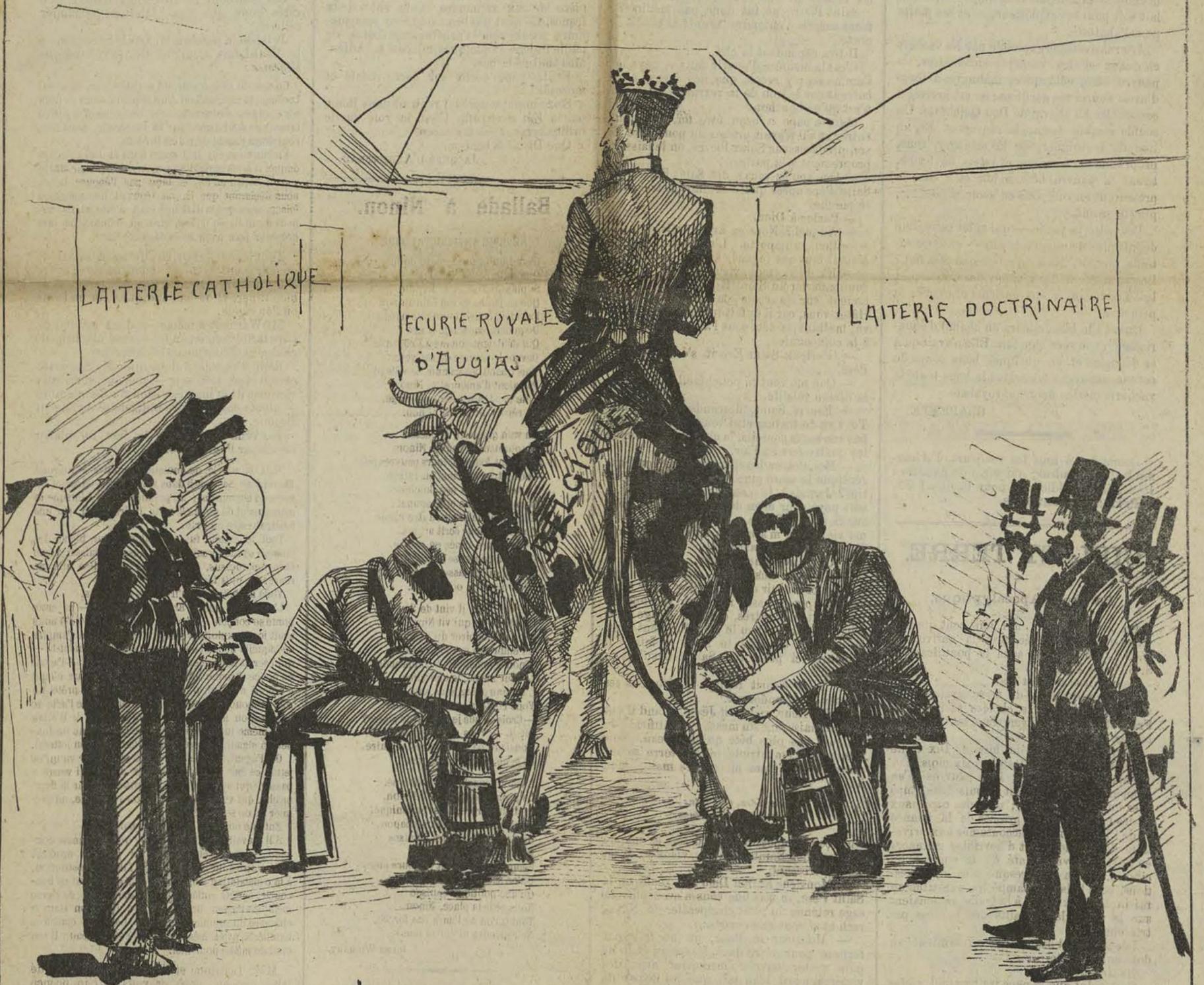
LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN 50 F

BUREAU RUE DE LA SORBONNE 27



LAVACHE LAITIÈRE

ABONNEMENT : Un an fr. 7 00 Franco par la Poste Bureaux 12 - Rue de l'Étue - 12 A LIÈGE Rédacteur en chef : H. PECLERS

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES : La ligne fr. » 50 RÉCLAMES : Dans le corps du journal La ligne » 1 00 Fait-divers » 3 00 On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

La vache laitière

Cette bonne vache belge ressemble aux autres. Au lieu d'allaiter les petits qu'elle a mis au monde, c'est le gros propriétaire campagnard ou le fermier qu'elle nourrit de son lait.

Dans le cas qui nous occupe, le propriétaire c'est le roi ; les fermiers — car il y en a des tas, petits et grands — ce sont les ministres, députés, généraux et autres êtres qui, lorsqu'ils ont fourni au royal propriétaire, sa ration quotidienne, peuvent, à leur seul profit, traire jusqu'au sang cette bonne vieille vache belge. Bien entendu, celle-ci, en sa qualité de bête, ne songe même pas qu'il pourrait en être autrement. Pour elle, il semble presque naturel — tant la chose se fait depuis longtemps — que son lait soit pour ses exploités — et ses petits pour l'abattoir.

Alternativement exploitée par les vachers cléricaux et les vachers doctrinaires, la pauvre bête, efflanquée, malingre, à force d'avoir nourri ses gardiens, en est arrivée à ressembler au cheval de Don Quichotte. Un souffle semble devoir la renverser. Et, au lieu de la soigner, de la ménager, tous, propriétaires, fermiers et valets de ferme, tirent la pauvre bête à hue et à dia, la pressurent encore pour en avoir, si possible, plus de profit.

Peut-être la vache — qui subit ce régime depuis plus de cinquante ans — en creverait-elle bientôt. Mais qu'est-ce que cela fait ? Les vachers de tous rangs, les Cobourg et les Tesch, se seront enrichis et c'est là le principal.

Quant à la bête, elle ira au champ d'équarrissage, et ce sera bien fait. Elle n'avait qu'à se défendre et, en quelques bons coups de cornes, envoyer rouler dans la boue toute la vacherie clérico-doctrino-royaliste.

CLAPETTE.

Demandez à tous les vendeurs, l'Almanach du Frondeur, qui vient de paraître : 16 dessins ; prédictions pour l'année 1885. Prix : 30 centimes.

CIEL ET TERRE.

Parabole Apocalyptique.

On était dans la mil huit cent quatre-vingt-quatrième année après la nativité de N.-S. Jésus-Christ, sous le pontificat de S. S. Léon XIII.

Les affaires allaient mal. Des tremblements de terre avaient renversé l'île d'Ischia, le choléra sévissait en France et la cléricature dans les Chambres belges.

Partout la gêne et la misère. Dix mille négociants furent protestés en six mois.

Partout la famine. Les pauvres n'en mouraient point. C'était depuis longtemps chez eux une habitude ; mais des cardinaux et des banquiers, des princes de la finance et de l'Eglise, moins accoutumés aux privations du peuple firent d'horribles grimaces en buvant le vin frelaté de la coupe et du ciboire. On ne vit presque plus d'indigestions, et le bois de campêche substitué au raisin, le vieux feutre à la truffe, ramenaient sur la terre la frugalité des anciens patriarches.

Léon XIII et ses nonces ne savaient où donner de la tête.

Ils tinrent conseil. On résolut que le pape irait au ciel réclamer les secours de Dieu. Puisque Dieu ne venait pas quand on l'appelait, disait M. Vanutelli, nous devons bien aller à lui.

Léon XIII partit. Ne me demandez pas quel itinéraire il suivit ; les papes ont des secrets. J'incline à croire qu'il s'isola par un moyen physique de la force attractive qui nous sollicite tous vers le centre de la terre et que, n'étant plus soumis aux lois de la pesanteur, la force centrifuge l'emporta dans l'espace par la tangente.

Je ne jurerais pas que ce moyen fut celui qu'employa Notre Saint Père. Il est reconnu en tout cas, que l'on peut monter au ciel.

Jésus monta au ciel sans crier gare, le prophète Elie s'y fit voiturier dans un chariot ; les anges de Jacob y grimpaient à l'échelle.

Mon récit n'a donc rien jusqu'ici de merveilleux ou d'incroyable.

C'est assez loin, le ciel. Mais ce n'était pas là ce qui inquiétait le Saint Père. Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était de passer à côté ou au travers ; de tomber dans Neptune ou d'échouer dans Vénus.

Ses craintes ne se réalisèrent pas. Au tournant de la route céleste qui relie le soleil à l'anneau de Saturne, il reconnut le paradis tel qu'il est décrit dans la Civitas Dei de Saint Augustin. Il s'arrêta. Le voyage avait duré seize minutes.

Mais bien que le pape fut parti dès le point du jour, il faisait presque nuit quand il aborda dans le ciel. Le ciel et la terre ne sont pas sous le même grand méridien universel et du reste, comme dans le royaume de Dieu, les journées sont de trente-sept heures, il n'y a point de corrélation entre les heures divines et les heures humaines.

Saint Pierre ne fut donc pas médiocrement surpris d'entendre sonner si tard à la porte.

Il tira cependant la clef.

C'est la manière d'ouvrir dans ce pays-là. Comme on n'y reçoit que des âmes, elles entrent par le trou de la serrure et la clef n'est qu'un bouchon.

Mais le pape a beau être fin. Il ne put entrer et s'il n'avait promis un pourboire à son prédécesseur Saint Pierre, on le laissait proprement à la porte.

— Que voulez-vous ? dit Saint Pierre au Saint Père après qu'il l'eut fait entrer sous le porche.

— Parler à Dieu.

— Auquel ? Nous en avons trois.

— Peu m'importe. L'un vaut l'autre.

Mais il faut que je parle à Dieu.

— Eh bien, mon vieux pontife, si vous voulez parler au Saint Esprit, le voilà justement sur la crête de son pigeonnier. Hâtez-vous, car il se fait tard et je vois qu'il va, mettant sa tête sous l'aile, dire bonsoir à la compagnie.

— Glorieux Saint Esprit, s'écria le Saint Père....

— Que me veut ce polichinelle ? roucoula la divine volaille.

— Esprit Saint, descendez chez nous.

To t va de travers et si vous ne nous prêtez pas vos sages conseils, la chrétienté tombe les quatre fers en l'air.

— Moi, descendre chez vous, malheureux, répliqua le sacré pigeon. Y penses-tu, pontife ? Jamais ! Je connais les hommes et suis payé pour m'en défier. Descendre, moi, sur la terre ! On ne m'y a vu qu'une fois en ma vie et l'on m'a mis un enfant sur le dos. Tu connais cela, parbleu !

— Opération miraculeuse....

— Ah ! toi aussi ? Va, mon vieux, va, laisse-moi dormir en paix ; il y a sur terre assez de pigeons sans moi pour reconnaître les enfants des autres, et je ne bouge plus d'ici. Va chez Dieu le Fils, lui, peut-être, te dira-t-il ce qu'il te reste à faire, il demeure ici près, rue Sainte-Ursule, au premier.

Le Saint Esprit reploya sa tête sous ses plumes et se rendormit.

— Serviteur, répondit Jésus, quand il eut pris connaissance du message pontifical. Je ne suis pas plus bête qu'un oiseau. Vous comme tes compatriotes de la terre m'ont arrangé. Vous mes pieds, mes mains, mon flanc.

Vide, Léon, vide latus,

Vide pedes, vide manus.

Du reste, impossible. Je donne ce soir un cotillon chez Saint Agathe, viens-y. C'est très intéressant.

— Monsieur le Bon Dieu fils, répliqua le Saint Père, je vois que vous n'avez plus la sage retenue du petit charpentier de Nazareth et si vous m'en croyez....

— Monsieur le Papa, on ne fait pas fortune pour vivre dans la misère et je ne puis rester ouvrier menuisier avec des vicaires aussi bien mis que les papes de Rome.

— N'en parlons plus, je vais chercher votre père. Il viendra bien sur la terre, lui.

— Bon voyage !

Il riait dans sa bonne barbe divine, le Dieu d'Abraham et d'Isaac, le seul de nos Dieux que nous ayons en commun avec les juifs ; il riait d'un air paternel en écoutant les jérémiades du pontife. L'idée de descendre sur notre planète surtout, cette idée lui paraissait divinement abracadabrante.

— Eh, mon garçon, s'écria-t-il enfin, que veux-tu que je dise ? Sais-je d'un âge à faire d'aussi longs voyages ? Et quand même je pourrais descendre sur la terre, comment

veux-tu qu'à mon âge et caduque comme je le suis, je puisse jamais regimber au ciel. Il faut de bonnes jambes, mon gaillard, et de bons poumons pour une ascension pareille. On a beau s'asseoir sur des nuages. C'est un siège qui n'est pas sûr et puis, j'ai le vertige. Ah ! ah ! tu crois, toi, que je suis encore le Dieu de Moïse et de Jacob, le Dieu fort et robuste qui terrassait les Madianites. Je serais bien embarrassé si je devais marcher un quart-d'heure sans béquilles, et sans ma vieille Perpétue, qui me fait des laits de poule, je ne sais ce que je deviendrais, car mon fils est toujours dehors, mon beau-frère est volage. Ce n'est pas tout bénéfice d'être immortel, et Calypso n'avait pas tort.

— Ainsi donc..., vous refusez ?

— Avec les quatre doigts et le pouce, mon enfant. Veux-tu prendre une jatte de tisane ?

— Merci, je m'en vais, on m'attend au Vatican.

— Sur la paille humide ? Tiens, voilà une pièce de six archanges. Cela vaut deux francs. Ce n'est pas beaucoup, ce sera toujours assez pour l'acheter une botte de paille fraîche et quelques douces s. Adieu. Mes amitiés là-bas.

Et le pape sortit sur terre triste et morose.

Seize minutes après il rentra dans Rome par la Via Scelerata. C'est la voie suivie ordinairement par les papes.

Que Dieu les bénisse.

JACQUES D'ARGENTEAU.

Ballade à Ninon.

RÉVERIE ANTI-DOCTRINAIRE

C'était un beau morceau de fille Que cette petite Ninon ; Si plantureuse et si gentille Que sa jambe et son court jupon Faisaient courir toute une bande De godelureaux amoureux Qui défilait comme à l'offrande, Devant le charme de ses yeux. Mais quand ces galants de village Parlaient d'amourette, Ninon, Fille prudente autant que sage, Ne répondait ni oui ni non.

En vain gazetiers et poètes Entouraient la pauvre Ninon, Creusant, fouillant leurs pauvres têtes Pour y trouver rime ou raison. La belle gôttait peu de chose Dans le distique et le sonnet ; Elle eût aimé mieux autre chose Que de l'amour écrit au net. — Pour être aimée en poésie, Disait la peureuse Ninon, Vaut-il qu'on fasse une folie ? Je ne pense ni oui ni non.

Un beau jour, il vint de Séville Un chevalier qui vit Ninon. Sans lui soupier du Virgile, Il l'embrassa sur le menton. Ninon commençait à comprendre. Le jour même, le chevalier, L'épée au poing, sans plus attendre, Vous l'enleva sur son coursier. — Crois-tu que je pourrai te plaire ? Dit-il. — Vous savez, dit Ninon, Monsieur, ce qui vous reste à faire, Et je ne dis ni oui ni non.

L'amour touche à la politique, Le progrès ressemble à Ninon. Je plains Frère, il est platonique, Je plains Bara, c'est un chapon. Ninon, riant de leurs fadeuses Ne se laisse plus enjôler. Femmes et lois sont toujours aises Qu'on sache un peu les violer. Qu'une politique épuisée Nous cède la place, Ninon Tant qu'on ne l'aura pas forcée, Ne répondra ni oui ni non.

JULES WILMART.

Le grrrand scandale des avocats.

Si j'en crois certains correspondants trop bienveillants, le public liégeois désirerait connaître mon opinion sur le grrrand scandale qui révolutionne le barreau et procure à deux journaux de cette ville d'agréables tirages supplémentaires.

Je regrette vivement de n'être point assez au courant de l'affaire pour pouvoir me prononcer, n'ayant somme toute qu'à choisir entre les affirmations contradictoires des parties en causes.

Aussi bien, d'ailleurs, je n'ai point assez

bonne opinion du monde du barreau pour m'étonner outre mesure, si je voyais même deux, trois, quatre ou dix avocats commettre des actes d'une délicatesse douteuse.

Dans ce palais de justice où le mensonge semble être la règle et la bonne foi l'exception, dans cette clique où il est généralement admis que l'on défende des causes que l'on sait mauvaises, le sens moral doit nécessairement finir par être fort oblitéré, et si une chose m'étonne c'est — non pas de voir un avocat indélicat — mais au contraire de trouver — dans pareille atmosphère — un nombre raisonnable d'hommes honnêtes et scrupuleux.

Mais si, au point de vue de l'affaire en elle-même, je ne puis me prononcer, je ne veux pas me priver du plaisir de relever quelques joyusetés contenues dans la longue justification écrite par le défenseur attiré des avocats compromis, dans un journal intitulé la *Chronique liégeoise*.

Les occasions de rire sont, hélas ! trop rares pour que nous laissions échapper celle-ci.

Je laisse la parole à M. Louis Sasserath — le Paul-Louis Courrier de la *Chronique liégeoise* :

Un soir du mois d'août, dit ce littérateur, mon ami Lecampe et moi, sortant d'un copieux dîner — Beck n'y était pas, savez-vous — la tête échauffée par ce farceur de Bourgogne, sur la Passerelle, nous rencontrâmes l'agent de police Bronne.

Un entretien eut lieu entre nous et lui, au cours duquel il nous parla d'une maison de plaisir située rue St-Martin-en-Ile, et tenu par l'épouse Robé, nous déclarant que là, on trouvait amusement à foison, mais que la difficulté était d'être admis, car, nous disait-il, ou il faut être un habitué ou être présenté, pour avoir accès dans cet Eden.

Tout le monde sait, en effet, que les agents de police ont reçu du bourgmestre l'ordre d'accoster les passants qui paraissent avoir bien dîner, et de leur indiquer les endroits où l'on rigole.

M. Warnant a même — dans un but de popularité bien entendue — créé une brigade chargée spécialement de ce service.

Rien d'étonnant donc que M. Sasserath et son ami Lecampe — une des cléricales victimes de la manifestation du 7 septembre — aient accepté l'offre obligeante de l'agent Bronne.

Les voilà donc dans le lieu du plaisir décrit par l'agent Bronne :

Nous étions là, de quelques minutes — reprend Thérèse Sasserath dans son récit — sirotant un verre de champagne, au premier étage, lorsque le même agent de police Bronne fit irruption, par une fenêtre restée ouverte.

Tout le monde fut pris d'une peur bleue : les femmes se sauvèrent et nous aussi. Je laissai même à mon pardessus, qu'un agent de police alla me reprendre plus tard.

Voilà les faits tels qu'il se sont produits.

L'agent de police Bronne, honteux — et cette honte se conçoit — d'avouer le vilain tour qu'il nous avait joué, exploitant l'état d'ébriété sous l'empire de laquelle nous nous trouvions en ce moment-là — qui oserait nous jeter la pierre pour ce fait — l'agent de police Bronne affirme aujourd'hui, que c'était d'accord avec lui, que nous nous serions prêtés au rôle de mouchard, au rôle de co-auteurs de l'acte de prostitution clandestine, comme le répète le *Wallon* et va même jusqu'à dire qu'il était convenu de donner un signal, un cigare ou du feu que l'on jetterait.

Or, l'agent Bronne ne déclare pas avoir vu qu'on jetait ce feu... c'est une femme, dit-il, qui venait à passer, qui aurait attiré son attention sur la flamme, qui venait, il ne sait d'où lui-même, du premier ou du second étage !

Entente entre lui et nous ! jamais.

S'il y avait eu entente, est-ce que le signal convenu n'eût pas été donné à un moment propice, c'est-à-dire à un moment où le fait de prostitution, à la constatation duquel notre mission était de concourir, eût été entièrement accompli. Or, de l'aveu même de l'agent Bronne, à son irruption dans la chambre du premier étage, M. Lecampe était tout habillé et avait même conservé le chapeau. Il en était de même pour moi.

MM. Lecampe et Sasserath ayant gardé leur chapeau, nous croyons leur innocence démontrée. Le chapeau étant, dans ces circonstances, la meilleure sauvegarde de la vertu !

Passant au blanchissage de M. Fourir après avoir accompli le sien, M. Sasserath déclare que M. Fourir a été simplement imprudent :

Je le connais assez — ajoute M. Sasserath — et ceux qui le connaissent ne me démentiront pas, quand j'affirmerai que M^r Fourir est bien l'homme de ces imprudences, qui puisent leur source dans une trop grande confiance, que son cœur, généreux et

honnête, place en tout le monde, hommes ou femmes, PRINCES ou roturiers, patrons ou valets.

Il suffira, je l'espère, que M^e Fourir appelle en témoignage les nombreux princes dont il a eu l'occasion de cultiver la connaissance, pour que l'innocence de cet avocat devienne un article de foi.

CLAPETTE.

AT HOME

... O le chez soi, le doux chez soi!... Le meilleur, le plus juste et le plus raisonnable sentiment de l'Angleterre, c'est assurément cet amour, ce culte du *home*, l'un des traits distinctifs du caractère britannique, l'une des préférences nationales des habitants de l'autre côté de la Manche.

A vrai dire, c'est là un penchant propre aux peuples du Nord, aux peuples qui ont froid dans la rue. Question de température. Les Méridionaux vivent davantage dehors, et souvent aussi beaucoup pour le dehors. C'est la faute du climat. L'homme du Nord éprouve nécessairement le besoin de se garantir contre les intempéries de l'air, de s'abriter, d'éviter tous les désagréments qui résultent du froid : engelures, coryzas, fluxions de poitrine. Comment y parvenir? Pas de moyen meilleur et plus simple que de rester chez-soi — au coin de son feu.

Si l'on n'avait que froid dehors! On en serait quitte pour bien s'envelopper et marcher d'un bon pas. Mais pour nous la vie extérieure représente bien d'autres inconvénients. C'est dehors que nous attendent les durs labours, les attentes exaspérantes, les cruelles déceptions, les ennuis, les tracas, les maux de toute sorte, les discussions les injures, les calomnies, les rencontres fâcheuses, les attaques des ennemis, la loquacité insipide des raseurs : tout, en un mot, ce qui constitue les misères, petites ou grandes, les contrariétés ou les calamités de l'existence sociale...

Chez soi? on échappe à tout, ou à presque tout cela. Le *home* est une citadelle, moyennant la précaution bien facile, en rentrant, après toute une journée de fatigues, d'énervements, de dire à son concierge: « S'il vient quelqu'un me demander, vous répondrez que je n'y suis pas. » Quelle joie, alors, de grimper son ou ses étages, de pénétrer dans son logis, et de penser, en fermant sa porte, que cette porte est un rempart, un inexpugnable rempart, derrière lequel on est en sûreté et l'on brave l'ennui, la haine, les créanciers et les raseurs.

Puis, là, chez soi, tout console. Si humble, si pauvre que soit un foyer — même seul, on se sent entouré d'amis. On aime ses meubles, le siège où l'on a coutume de s'asseoir, sa table, son lit, ses vieilles affaires, d'autant plus aimées que plus vieilles, tous ces muets témoins des douleurs et des allégresses, des pensées et des rêveries. Tas d'objets aimés, partant amis — car nous prêtons aux choses une physiologie, une âme — au milieu desquels on est bien.

Les Anglais ont un mot qui rend bien l'effet du *home*: c'est le mot « *comfort* ». Le chez soi seul est confortable. Ailleurs, — même mieux, on est plus mal.

... S'il est agréable de penser, en proie aux ennuis du dehors, que l'on possède un appartement ou un logement, voire une chambre, enfin un chez-soi, où l'on se réfugiera tout à l'heure, et où l'on se barricadera contre le monde — n'est-il pas en revanche, douloureux de songer (et honnis soient ceux qui dans la joie jamais ne songent aux maux d'autrui) que cette douceur est refusée à bien des êtres?

Hélas! il est des malheureux indomestiqués, des vagabonds, des errants qui, après avoir tout le jour rôdé en quête d'un asile, ne l'ont point trouvé, et, la nuit, continuent au hasard leur course, la bouche fiévreuse, les yeux abrutis de sommeil, les pieds morts de fatigue...

Les squares, les maisons en construction, les berges de la Seine leur offrent des abris peu sûrs; c'est là qu'ils prennent de courts repos, sans cesse interrompus par la crainte des agents, par la morsure cruelle du froid...

C'est là le dernier mot, le *summum* de la misère, le dernier degré du dénûment et de la désespérance. Ils habitent, ces sans-logis, le plus profond cercle de la géométrie sociale. Mais, chose pénible à constater, c'est que bien d'autres, moins pauvres qu'eux, qui ont un état, bon ou mauvais, plutôt mauvais que bon, qui vivent — mal — mais enfin qui vivent — ignorent la paix du *home*, n'ont pas, à proprement parler, de chez eux. C'est toute la classe de malheureux qui habitent dans des garnis.

La cherté des loyers, la modicité des salaires, les chômages fréquents empêchent nombre d'employés d'acheter des meubles et de payer un terme d'avance. Ils sont réduits à la chambre d'hôtel.

Or, loger en garni, ce n'est pas loger chez

soi. C'est avoir un domicile, ce n'est pas posséder un *home*.

En sorte que des travailleurs, qui ont trimé, turbiné tout le jour, n'ont pas le soir cette douceur de rentrer dans un endroit qu'ils aiment et qui leur semble les aimer. Ils ne logent pas, ils campent. Nomades de la civilisation, ils n'ont pas à eux un objet de quatre sous, pas une tasse écornée, pas une chaise boiteuse, qui ait du moins à leurs yeux la poésie du souvenir...

GRAMONT.

Les personnes qui ont reçu le *Brondeur illustré* jusqu'à concurrence de la somme versée par elles pour l'abonnement au *Brondeur électoral quotidien* sont priées de nous faire savoir si elles désirent continuer à recevoir le journal — lequel leur serait, dans ce cas, envoyé gratuitement jusqu'au 1^{er} janvier.

Cà et là

Nous aurons la chance d'entendre, demain, à Franklin, une conférence de M. Ziane sur l'utilité du maintien des deux perches qui gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry.

Notre collaborateur Clapette se propose de répondre et de démontrer l'absurdité du système de M. Ziane.

Lors de la dernière révolution, un brave enfant de la Pologne, proscrit, était venu demander l'hospitalité à la Belgique.

Petronokovinski obtint rapidement dans notre armée le grade de capitaine.

Un jour, le capitaine de garde Vanterkespen se présenta chez lui pour lui faire son rapport:

« Ma capitaine, que j'ai eu cette nuit un rude besoin! J'ai dû résolument mettre trois soldats au cachot parce qu'ils rentraient seuls comme des polonais! »

Le brave capitaine ne s'est jamais expliqué le coup de pied au derrière qu'il a reçu de son capitaine, furieux... comme un polonais.

Un monsieur reçoit dans un endroit que je crois inutile de désigner plus clairement un de ces coups de pieds qui font chanceler un homme sur sa base.

Un second monsieur, témoin de ce fait d'armes, dit à son voisin:

Tudieu! voilà un coup de pied appliqué de main de maître.

Théâtre Royal

La représentation de *Guillaume Tell* a valu aux artistes de M. Gally un fort joli succès. A trier hors de pair, M. Couturier, dont la voix solide, ample — bien qu'un peu sourde peut-être dans le registre élevé — et le jeu énergique ont fait merveille dans le rôle de Guillaume. M. Doria a bien supporté le poids de son rôle écrasant, sauf toutefois dans le terrible *suivez-moi!* qui n'a point entièrement satisfait le clan, d'ailleurs peu intelligent, des *artistes*. Le trio du deuxième acte et le duo entre Arnold et Matilde ont été particulièrement bien enlevés. Nos sincères félicitations à Mme Verella-Corva qui a fort bien détaillé le rôle, cependant peu amusant, de Mathilde. A ce propos, nous sommes heureux d'annoncer l'engagement définitif de cette charmante artiste. C'est là, pour notre troupe, une excellente recrue.

L'orchestre a été bon — bien qu'un peu bruyant par instant.

AVIS.

Les bons fumeurs de vrais Havanes ne voudront acheter leurs cigares que chez SCHROEDER, 24, place Verte (près du Bodega.)

Les Femmes qui font des Scènes

I.
La scène dans la rue.

LA FEMME. — Qui est-ce que tu salues?
LE MARI. — C'est un camarade de collège, avec sa femme.

LA FEMME. — Tu l'appelles?
LE MARI. — Bompard.

LA FEMME. — Ce n'est pas vrai!
LE MARI. — Je te jure...

LA FEMME. — Si c'était vrai, tu m'aurais déjà parlé de lui.

LE MARI. — J'ai six cents camarades de collège, je n'ai pas pu te parler d'eux tous.

LA FEMME. — Et tu dis que c'est sa femme, ce petit chiffon qui est avec lui?

LE MARI. — Sans doute. — Ne te retourne donc pas comme cela...

LA FEMME. — Ça, une femme mariée, ça?

LE MARI. — Le mariage lui fait tout le monde.

LA FEMME. — Pourquoi essayer de me faire prendre le change, Alphonse?

LE MARI. — Quel change?

LA FEMME. — Cette femme n'est pas la femme de ton ami; cela saute aux yeux. C'est une de tes anciennes maîtresses.

LE MARI. — Allons, bon!

LA FEMME. — Ose soutenir le contraire; je t'ai vu changer de couleur en l'apercevant.

LE MARI. — Par exemple!

LA FEMME. — Je ne t'aurais pas cru ca-

pable, moi étant à ton bras, de saluer une n'importe qui.

LE MARI. — Mais je t'affirme...

LA FEMME. — Du reste, je ne t'en fais pas mon compliment; de gros yeux, de grands pieds, et qu'elle tourne! Un sac de pommes de terre!

LE MARI. — Caroline...

LA FEMME. — C'est une indignité! Laissez-moi; je veux rentrer seule.

LE MARI. — Es-tu folle?

LA FEMME. — Voyons, laissez-moi, vous dis-je. Qu'est-ce que cela vous fait que je m'en aille? Vous serez plus libre pour aller retrouver cette personne. Croyez-vous que je n'ai pas surpris le coup-d'œil qu'elle vous a lancé? Me prenez-vous pour un aveugle ou pour une sottise? Il fait là un joli métier, votre ami.

LE MARI. — Oh?

LA FEMME. — Je ne sais qui me retient d'aller souffleter cette effrontée.

LE MARI. — Tu l'étonnerais pour le moins!

LA FEMME. — Après un an de mariage, Alphonse, je n'attendais pas cela de toi!

LE MARI (*perdant patience*). — Mais quoi? mais quoi? mais quoi?

LA FEMME. — Encore si tu avais un reproche à me faire! Mais y a-t-il un mot, un seul, à dire sur ma conduite?

LE MARI (*faisant signe à un coq*). — Cocher, êtes-vous libre? (*A sa femme*) Monte là-dedans ou je t'assassine!

II.

La scène après minuit.

LUI, un peu gai, fridonnant. — *Buena sera...* Docteur Barbe-à-l'eau... docteur Barbe-à-l'eau! Bonsoir, mignonne; pas encore couchée?

ELLE. — Oui, vous êtes dans un bel état; regardez-vous, je vous y engage.

LUI. — Me regarder, moi? Jamais! Je crains trop le sort de Narcisse.

ELLE. — Et votre chapeau? Depuis quand est-ce qu'on se coiffe de cette manière?

LUI. — Mon chapeau penche un peu, c'est vrai. Tout penche en ce monde. Tu es belle?

ELLE. — S'il est permis de rentrer à des heures semblables! Où vous êtes-vous fourré je vous le demande? Votre redingote est toute blanche.

LUI. — On démolit tant dans ce Paris! (Il s'assied.)

ELLE. — Vous allez défoncer le divan. Vous feriez mieux d'aller vous coucher. Vous mettez de la boue par tout le tapis.

LUI. — Joue-moi sur le piano un air de Cimarosa.

ELLE. — Et vous vous dites artiste! Est-ce avec de telles mœurs qu'on peut prétendre à ce titre élevé?

LUI. — Bah! pour quelques facons défaits en bataille rangée! — Tout s'est fort aristocratiquement passé, je t'assure. D'ailleurs tu vois, il me reste encore la légèreté dans la démarche, la souplesse dans les mouvements, la grâce dans le geste... (*Il heurte un meuble*).

ELLE. — Mais faites donc attention, vous allez tout casser ici.

LUI. — Ne veuillez voir en cela, ma belle, qu'un prétexte honnête pour renouveler votre mobilier. — Palsambleu! la jolie phrase! — Ah! ma Thérèse, que je t'aime!

ELLE. — Vous me faites horreur.

LUI. — Je te fais horreur?... *horresco referens...* Reviens de ce funeste sentiment.

ELLE. — Je vous défends de m'approcher! je vous considère comme un monstre!

LUI. — Ne disons pas de mal des monstres:

Il n'est point de serpents ni de monstres odieux qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

J'ai pour moi l'opinion du législateur du Parnasse... Les monstres sont fort bien portés aujourd'hui. — Mais pourquoi te tiens-tu à une lieue de moi? Viens t'asseoir, mon idole, sur ce cuir américain.

ELLE. — Vous allez partir, n'est-il pas vrai?

LUI. — Tu vas voir comme je vais partir. (*Il commence à ôter ses bottines.*)

ELLE. — O mon Dieu! que vous ai-je fait pour que vous m'ayez jeté sur les pas de cet homme!

LUI. — *Mignonne, allons voir si la rose...*

ELLE. — Mais vous n'avez donc ni cœur ni dignité? Le premier vagabond venu est au dessus de vous par les sentiments. Entendez-vous?

LUI. — J'entends.

ELLE. — Si vous n'étiez que méprisable, mais vous êtes ignoble! On ne se dégrade pas à plaisir comme vous faites. Vous sentez le vin!

LUI. — Forcé de l'avouer.

ELLE. — Quand donc m'enverrez-vous la mort? ô mon Dieu!

LUI. — Te reste-t-il encore de cet excellent thé de la caravane?

ELLE. — Ne me parlez pas! ne me parlez pas!

LUI. — D'abord, vous allez me faire le plaisir d'élever moins la voix. Ensuite, si vous exigez de moi une réponse à peu près sensée, écoutez. J'éprouve sans doute beaucoup de satisfaction à boire de bonnes choses, et en grande quantité, puisque, malgré les indispositions qui en sont le résultat, je recommence tous les jours. J'ai connu le vin avant de vous connaître. Il m'a consolé avant vous. Cessez donc de lutter contre une affection aussi ancienne, — et ne refusez pas de me préparer une tasse de thé, avec un nuage de lait, comme dans le *Caprice*, de Musset.

GASTON D'ARZAC.

LIRE le *National belge*, journal quotidien, organe de la politique progressiste. 5 centimes le numéro.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE.

Direction Ed. GALLY. — Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 7 décembre 1884

Les *Huguenots*, grand drame en 5 actes et 6 tableaux, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer.

Lundi 8 décembre 1884

Relâche.

Mardi 9 décembre 1884

Le *Songe d'une Nuit d'été*, opéra comique en 3 actes, musique d'Ambroise Thomas.

Eden-Théâtre

Direction Laurenton et Martin. — Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

Tous les soirs

SPECTACLE VARIÉ

A la Ménagère

2, rues Cathédrale et Florimont, 2-4

Ancienne maison Corbruy

Fabrique de Poêles, Foyers et Cuisinières en tous genres et de tous modèles et Accessoires. — Coffres-forts système Ribeaudeau, fer et acier, sans couture, garanti 20 ans. Coffrets à bijoux et à papiers précieux. — Meubles en fer et en bois pour café, pour atelier et jardin. — Bascules et engins de pesage. — Atelier spécial de réparations et placements de poêles, sonnettes, serrures, etc.

Spécialité d'articles de ménage au grand complet, de tout métal, hache-viande, Mo lins à café, Cuisinières-pétrole sans odeur, derniers modèles perfectionnés. — Machines à laver et Tordeuses. — Articles complets pour serruriers, plombiers, menuisiers, boulangers et entrepreneurs. — Treillages métalliques galvanisés et autres. — Presses à copier brevetées à fr. 12-50.

Victor Mallieux, fabricant breveté

3, rues Cathédrale et Florimont, 2 et 4

Allez voir les étalages de chaussures pour hommes et pour dames à 12-50 de la Grande Maison de Parapluies, 48, rue Léopold, coin de la place Saint-Lambert. Aussi peu connaisseur que vous soyez, vous conviendrez que jamais à Liège ni ailleurs, vous n'avez vu vendre des chaussures aussi belles et aussi solides à un prix aussi extraordinairement bon marché.

L'ARGENTINE
EAU CAPILLAIRE PROGRESSIVE. Toutes les eaux contenant un dépôt blanc jaunâtre sont fatales pour la santé. L'Argentine est la seule qui ramène les cheveux gris et blancs à leur couleur primitive. Elle enraye la chute des cheveux, enlève les pellicules et donne à la chevelure une nouvelle vie, sans jamais nuire. 5 francs le flacon. — Eau tétrayène, instantanée pour la barbe, 5 francs le flacon. — Dépôt: A Liège, pharmacie de la Croix Rouge, de L. Burgers, 16, rue du Pont-d'Ile, Liège.

DEMANDEZ L'AMER CRESSON

Le Cresson est universellement reconnu comme l'aliment le plus sain. C'est cette plante, ainsi que les écorces d'oranges mères, etc., qui forment la base essentielle de

L'Amer Cresson

les plus délicieux des apéritifs. Le seul que les plus éminents chimistes déclarent ne contenir aucun principe nuisible.

L'Amer Cresson

se prend pur, avec du genièvre ou de l'eau ordinaire

Il faut se garder de le mélanger à aucune autre liqueur pour ne pas altérer ses incomparables qualités.

En vente partout

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 12.

GRANDE BRASSERIE ANGLAISE DE CANTERBURY

JOHNSON & CO. LTD. CANTERBURY

EXPORTERS TO ALL PARTS OF THE WORLD

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA BELGIQUE RUE CATHÉDRALE 57 LIÈGE

LES HÉROS DES DERNIERS PARLEMENTAIRES. DÉBATS



Qu'ils soient ou non en uniformes les bons gendarmes seront
toujours reconnu par ceux qui ont le nez fin.